

Le « travail décent » dans la Bible **Mayence, 12 février 2009**

Notre questionnement actuel sur le travail et l'emploi est marqué par la situation dans nos pays : la majorité de ceux qui ont un emploi sont des salariés, dans une organisation du travail et un système légal nés avec l'industrialisation. Il est hors de question de trouver des situations semblables dans l'antiquité et de découvrir dans la Bible des réponses sur mesure aux exigences exprimées par l'expression « travail décent ». A nous donc de traduire ce que nous lisons en fonction des questions que pose la situation des travailleurs actuels.

Le travail selon le récit de la création en Gn 1,26-2,4a : un idéal

Le peuple de la Bible est démantelé. Nabuchodonosor a pris le pays, détruit le Temple et mis fin à la dynastie davidique (586 avant JC). Les élites sont déportées à Babylone et y subissent la loi du vainqueur. Ils assistent notamment au culte au grand dieu Marduk et passent pour des « arriérés », adorateurs d'un dieu vaincus. Ce sont les prêtres qui vont faire un travail de résistance. Malgré la situation qui semble leur donner tort, ils affirment que leur Dieu est grand, créateur de l'univers entier et de toute l'humanité.

Le récit commence par une grande mise en ordre de la nature. Le lieu est prêt à accueillir les espèces vivantes qui vont être créées. Le sixième jour, Dieu crée les divers animaux. Au v. 26, pour la première fois, il semble « tenir conseil » avec lui-même pour créer l'humain et il conclura (v. 31) : c'est très bien !

L'humain est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Comment va se concrétiser cette proximité avec le Créateur ? L'humain est appelé à faire comme Lui : mettre de l'ordre en soumettant la terre et être porteur de vie, fécond. L'histoire a montré que les diverses civilisations, et surtout la nôtre, ont en réalité mal compris et traduit le « soumettre » par « détruire ». Cette soumission, c'est essentiellement par le travail, sous toutes ses formes, qu'elle se réalise.

Que découvrons-nous sur le travail ?

- Le travail fait l'humain. C'est notamment par le travail que les humains ressemblent à Dieu, en maîtrisant la nature et les animaux.
- Sans tenir compte de la réalité, le texte implique de la même façon l'homme et la femme dans le « emplissez la terre et soumettez-la ». Or, il est clair que, plus encore alors, le travail des femmes et des hommes est très différent. Mais c'est l'affirmation d'une égalité radicale à réaliser.
- Après la création des humains, Dieu considère la création comme achevée. Il met fin à son acte créateur, cesse de « travailler » et se repose. On peut dire que Dieu met une limite à sa puissance et à son activité : le septième jour est consacré au repos. C'est une invitation à tous les humains : le travail ne peut absorber l'entièreté de la vie. Pour qu'il soit humain, décent, il doit être limité et faire place au repos, à la détente, à la fête, au culte aussi.
- La nourriture que Dieu donne aux vivants est étonnante : de l'herbe pour les animaux et les humains, et les arbres en plus pour les humains. Pourtant, tout qui en avait les moyens mangeait aussi de la viande. Pourquoi ne pas en parler ? Manger de la viande suppose de tuer un être vivant, fût-ce un animal. Cette

violence évoque la violence faite aussi aux humains. Elle est exclue du projet de la création. De la même façon, la violence doit être exclue du travail : le travailleur ne peut ni être victime de violence ni exercer lui-même la violence. C'est une autre condition d'un travail décent.

La réalité : un travail d'esclave en Egypte (Ex, chap. 2 et 5)

Ces dernières années, des recherches et des découvertes, dues aux historiens et aux archéologues ont bouleversé notre lecture des récits de l'Exode. Il reste que les éléments historiques de ce texte sont vraisemblables : des populations sémites résident en Egypte et sont obligées de construire des villes près du delta. Mais nous ne pouvons pas être beaucoup plus précis. L'histoire est écrite pour les grands personnages, qui ne s'occupent guère des esclaves.

La tradition d'Israël a présenté la situation comme une entreprise de destruction et d'humiliation d'un peuple. Le départ hors d'Egypte est raconté comme une fuite (14,5) ou comme une expulsion (12,31). Le récit s'inspire probablement d'événements historiques : l'expulsion des Hyksos de la vallée du Nil. Rois-Pasteurs, les Hyksos avaient envahi et dominé l'Egypte du 18^e au 16^e s. avant JC.

Comment le texte raconte-t-il l'histoire ? Après des années de prospérité des tribus nomades en Egypte, un nouveau roi ("qui n'avait pas connu Joseph") prend le pouvoir. Les nobles égyptiens qui se ressaisissent voient d'un mauvais œil les immigrants asiatiques sur leur territoire, près de la frontière de la route des invasions. Le nombre des Israélites a augmenté, au point de devenir un danger pour l'Egypte. Curieusement, c'est dans la situation d'oppression que se réalise la promesse faite à Abraham : une descendance nombreuse.

Les contrôles de l'Etat se renforcent et des chantiers sont ouverts. Des contingents de mineurs sont envoyés dans les mines de cuivre du Sinaï. De la main d'œuvre supplémentaire est nécessaire pour les nouvelles villes en projet. Les soumettre à la corvée permet également de les rendre moins dangereux. Les anciens (semi-)nomades sont ainsi astreints au travail forcé : piétiner le mortier, mouler les briques, les faire sécher au soleil, les transporter au pied des murs en construction, sous l'œil de surveillants munis de bâtons et de fouets.

C'est un total changement de vie pour ces nouveaux esclaves et leur famille. Ils travaillaient pour eux-mêmes, pour leur famille et pour leur clan. Ils construisent désormais des villes pour les nouveaux maîtres de l'Egypte. Ils étaient libres et sont devenus esclaves. Ils étaient propriétaires de troupeaux, ils sont devenus propriété du pharaon.

La répression s'aggrave par étapes. Ils sont d'abord assujettis à la corvée de construction (1,11s) dans les villes-magasins ou villes de garnison. Les travaux de prestige doivent empêcher le peuple de s'accroître. Il se voit imposer des chefs de corvée, Egyptiens ou Hébreux, qui lui rendent la vie dure. Si les travaux forcés sont un frein à la prolifération redoutable (1,10), n'est-ce pas parce que les hommes engagés sur chantiers sont séparés de leurs femmes ? L'extermination des garçons à la naissance empêche de fonder des familles israélites, ce qui menace l'avenir du peuple. Seules les sages-femmes opposent une résistance. En conséquence de ce lent étouffement du peuple et de sa soumission, des querelles internes surgissent et le

désespoir s'installe (2,13; 14,12) : les dominés n'ont même plus envie de se libérer ni d'être libérés.

En Ex 5,1, Moïse exige pour le peuple un temps et un lieu limités de liberté, en présentant un projet de pèlerinage au désert. Le pharaon refuse et interprète la revendication d'un culte comme paresse, perte de productivité, fraude. Il double le poids du travail. Les oppresseurs répondent ainsi à leur peur des dominés. Ils les culpabilisent – paresseux ! (5,17) - et le travail change de but : non plus le rendement, mais l'humiliation et les rythmes accélérés qui épuisent l'homme, jusqu'à l'absurde (aller chercher aux champs la paille nécessaire pour la traditionnelle brique crue).

Alors se pose la question : notre Dieu est-il compétent sur les chantiers du pharaon ? Il a fait ses preuves dans la vie des bergers semi-nomades, pour trouver leur route, chercher des pâturages, multiplier et nourrir le troupeau. Il était le gage de l'avenir du clan. Mais tout cela est en train de se dissoudre dans les nouvelles conditions de travail et de vie. Le dieu des bergers semi-nomades est-il capable d'entendre le cri des esclaves des chantiers du pharaon ? La réponse est claire : le peuple élu de Dieu ne peut rester en esclavage. Dieu n'est pas un souverain fort et oppresseur, il choisit de se placer du côté des esclaves, des faibles.

Que découvrons-nous sur le travail d'esclave ?

Pour la libération, le travail tient une place primordiale. Les alternatives sont dans le travail ou en-dehors. Le peuple aspire à travailler pour soi et à profiter du résultat de façon durable. Il veut arrêter le travail pour le repos ou la fête. Enfin, il aspire à un travail dans une bonne ambiance, sans effort ni fatigue excessive.

L'horizon de la sortie d'Egypte, c'est le don de la terre, que les Israélites travailleront et dont ils récolteront les fruits. La promesse n'est pas le repos, mais un travail productif dans la Terre promise. Au début, Dieu donne à son peuple les fruits, sans qu'il ait dû travailler pour les obtenir. Ensuite, Il le bénit, pour qu'il jouisse du fruit de son travail. Cependant, dès ce texte, il est fait allusion au droit au repos et à la fête (5,1.5 ; 10,9).

Et quel lien voir entre travail et justice ? Les ouvriers de la onzième heure (Mt 19,30-20,16)

La parabole porte sur le Royaume de Dieu. A l'origine, elle a dû être racontée à l'élite religieuse juive qui critique l'attitude de Jésus à l'égard des pécheurs. Qu'en est-il, quelles relations instaure-t-il entre les humains, notamment dans le travail ? Si nous rêvons d'un monde idéal aux yeux de Dieu, comment l'imaginer ? Ce sont deux conceptions de la justice qui vont s'affronter. Qu'est-ce que la justice sociale et comment la réaliser ?

Le débat concerne les écarts à maintenir entre les hommes, ici selon leur travail. La société est hiérarchisée, selon la propriété : le maître est propriétaire d'une maison et d'une vigne, il dispose d'un intendant et fait appel à des journaliers. La gravité de la crise économique a en effet ruiné de nombreux petits propriétaires et les journaliers dépendant de l'embauche et du travail au jour le jour sont trop nombreux.

La scène est publique, sur la place du village. Pourquoi le dernier groupe a-t-il été engagé si tard ? Le texte n'en dit rien. Chacun complète donc, à sa manière, suivant ses propres solidarités sociales... et n'engage que lui dans sa lecture.

Le contrat portant sur le salaire est juste : 1 denier par jour, payable immédiatement, comme il est dit dans l'Ancien Testament à propos des journaliers : le denier est leur salaire quotidien habituel.

Le travail rural est pénible. Les vignobles sont situés sur les coteaux. Ils exigent un travail important : le travail du sol pierreux, la clôture contre les animaux sauvages et le bétail, la garde du vignoble, le choix des plants, leurs soins, etc. Les journées de travail, de 12 heures, se passent sous un soleil impitoyable.

Que découvrons-nous sur le travail et les relations qu'il crée ?

Les phrases qui encadrent le texte actuel (19,30 et 20,16) orientent la réflexion sur ceux qui seront les premiers ou les derniers. C'est une illustration du renversement des hiérarchies dans le Royaume de Dieu : beaucoup de situations qui paraissent acquises seront renversées. Par contre, prise isolément, la parabole suggère, non pas de passer pas d'une hiérarchie à une hiérarchie inverse, mais à l'égalité.

La réponse du maître de la vigne est d'abord négative : il n'a pas commis d'injustice, le contrat est respecté, il ne fait qu'utiliser son propre bien. Plus positivement, il explique son comportement par la bonté. C'est une mise en garde : une attitude de bonté aigrit les interlocuteurs, mais qu'ils n'en rendent pas responsables celui qui est bon. Il donne à chacun, non selon le travail presté ou d'après son propre caprice, mais selon le minimum vital : chacun le reçoit (un denier) comme un droit, quel que soit son travail. L'homme ne se mesure pas au travail presté, ses droits sont au-delà de cette norme. Les exclus du travail ont leur chance... et leur dignité. Le reconnaître, voilà bien un signe du Royaume de Dieu, déjà perceptible dans la vie de Jésus. Bonté contagieuse ? Ce qui est juste, ce n'est donc pas le respect précis des « mérites » de chacun, par exemple ici de la pénibilité, réelle, du travail presté. La justice exige de garantir à chacun le minimum vital, la réponse à ses besoins, car la personne humaine est une fin et non un moyen de produire.

Quand Matthieu écrit ce texte pour sa communauté, son rappel est important : le fait que les païens, qui ont été appelés les derniers, passent en premier, est un signe dans le Royaume des cieux. Cette prise de position légitime les païens qui se convertissent dans l'Eglise, au scandale du judaïsme rigoriste et des chrétiens qui partagent ses positions. C'est aussi un avertissement : être les premiers ne donne aucun droit. La parabole exprime la parfaite égalité dans la communauté chrétienne.

La vigne symbolise le peuple de Dieu, l'humanité entière. Quantité ou qualité du travail, rendement, ancienneté, fonction ou statut, ce ne sont pas des sources de privilèges, car ce sont des réponses à un appel gratuit. Au contraire, le sentiment de son mérite provoque mécontentement et division. L'appel gratuit suscite une réponse désintéressée : le travail ne se vend pas. Il doit produire, non pas l'inégalité, mais l'égalité et la communauté.

Au temps de Jésus, la situation des ouvriers évoquait celle des pécheurs qui n'avaient aucun droit à faire valoir aux yeux des "purs", pharisiens ou esséniens. Le comportement de Jésus est mis en relation avec le Royaume de Dieu : il vient notamment par son action en faveur des pécheurs. Son amour est accueilli dans le travail, notamment en considérant les autres travailleurs comme égaux et respectables dans toutes les conditions : pas question d'exclure les sans-travail.

Jean-Claude Brau.